

# TRIANON

## MARIE-ANTOINETTE

LES ARTS ET LE THÉÂTRE

PAR

M. MAXIME DE LA ROCHESTERIE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE SAINTE-CROIX

4024



ORLÉANS

H. HERLUISON, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
17, RUE JEANNE D'ARC

BIBLIOTECA  
MAIOR DO EXERCITO  
Custo  
1900



BIBLIOTECA DO EXERCITO 1879  
(Antiga Biblioteca do E. M. E.)

N.º 10080  
13/4/946  
Livro nº ED-7.16.01A



TRIANON  
MARIE - ANTOINETTE  
LES ARTS ET LE THÉÂTRE

---

EXTRAIT DU TOME IV  
DES LECTURES ET MÉMOIRES  
DE L'ACADÉMIE DE SAINTE-CROIX

---

# TRIANON

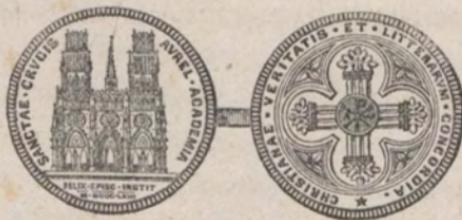
## MARIE-ANTOINETTE

LES ARTS ET LE THÉÂTRE

PAR

M. MAXIME DE LA ROCHETERIE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE SAINTE-CROIX



ORLÉANS

H. HERLUISON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

17, RUE JEANNE-D'ARC, 17

—  
1879



# TRIANON

## MARIE-ANTOINETTE, LES ARTS ET LE THÉÂTRE

---

« Sa Majesté devient galante, » écrivait l'abbé Baudouin le 31 mai 1774; il a dit à la Reine : « Vous aimez les fleurs, eh bien, j'ai un bouquet à vous donner, c'est le Petit-Trianon (1). »

Commencé en 1753, achevé en 1766 par l'architecte Gabriel, le Petit-Trianon avait été pour Louis XV ce qu'il devait être pour Marie-Antoinette, une retraite où le souverain allait oublier le faste de Versailles et les intrigues de la cour. C'était un petit pavillon carré, d'ordre corinthien, construit à l'italienne avec un seul étage principal, un sous-sol et un second étage très-bas, cinq fenêtres de chaque côté, que séparaient quatre belles colonnes à feuilles d'acanthé sur la façade, quatre pilastres du même ordre sur les autres faces : simple mais élégante construction placée au milieu d'un parc qui devait servir à la fois d'école de jardinage et d'école de botanique et réunir, comme dans un musée champêtre, les diverses variétés de jardins alors connues : jardin français, italien et anglais. Un horticulteur émérite, Claude Richard, y avait rassemblé, par ordre du roi, les plus belles espèces d'arbres exotiques,

(1) *Revue rétrospective* 1<sup>re</sup> série, t. III, p. 66.

construit des serres chaudes, tracé des parterres, et le vieux monarque qui aimait les sciences physiques, y venait souvent herboriser, avec son capitaine des gardes, le duc d'Ayen ou causer plantes avec celui que Linné appelait « le plus habile jardinier de l'Europe (1). » De 1771 à 1774, les voyages à Trianon furent fréquents et ce fut là même que le roi ressentit, le 27 avril 1774, les premières atteintes du mal qui devait l'emporter.

Marie-Antoinette n'avait pas, comme son grand père, le goût de l'histoire naturelle; mais elle avait, comme lui et plus que lui, le goût de la retraite et la passion des belles choses. A peine eut-elle, le 6 juin, par un diner offert à son mari, pris possession de son nouveau domaine, qu'elle songea à le transformer et à le façonner à son image. Le jardin botanique l'intéressait peu. Le jardin français ne lui plaisait pas : ses grandes lignes droites, ses allées tirées au cordeau, ses arbres taillés, c'était toujours Versailles et l'étiquette. Le jardin anglais avec son imitation de la nature, ses arbres poussant sans contrainte, ses courbes harmonieuses, ses prairies, son imprévu, lui plaisait davantage : c'était l'image de la liberté et c'était la liberté qu'elle venait chercher à Trianon. C'était en outre le genre à la mode : Horace Walpole aux environs de Londres, le prince de Ligne en Belgique, en France de riches financiers ou de grands personnages, Boutin à Tivoli, Laborde à Méréville, le duc d'Orléans à Monceaux, M. de Girardin à

(1) Lettre de Linné à Claude Richard, citée par M. Le Roy, *Histoire de Versailles*, t. II, 235.

Ermenonville, s'étaient créé des parcs anglais d'une réputation universelle; la Reine résolut d'avoir le sien à Trianon. Le jardin botanique fut sacrifié, les plantes et les simples furent transportés au jardin du Roi et la place resta libre pour la nouvelle création de la jeune souveraine. Son Le Nôtre fut un grand seigneur, amateur distingué et dessinateur habile, le marquis de Caraman. La Reine vint visiter son jardin de la rue Saint-Dominique (1); elle y resta une heure et demie, le trouva charmant, charma elle-même tout le monde, et demanda à l'heureux propriétaire ses conseils pour Trianon. Sous son inspiration, l'architecte Mique traça le plan (2); Antoine Richard, fils et successeur de Claude, l'exécuta. Avec un rare talent, il tira parti des richesses végétales qui existaient déjà et tout en imaginant des groupements nouveaux parvint à conserver les plus beaux spécimens d'essences étrangères.

Mais la Reine ne se contente pas des arbres de Louis XV; chaque jour elle en plante de nouveaux, elle augmente ses collections, elle fait appel à tous les pays connus: huit cents espèces différentes se pressent dans le parc. « La gloire du Petit-Trianon, dit Arthur Young, ce sont les arbres et les arbrisseaux exotiques. Le monde entier

(1) Voir le récit de cette visite dans la *Correspondance de M<sup>me</sup> du Deffand*, publiée par M. de Saint-Aulaire, II, 319, 320. « La Reine, dit la marquise, combla le père, la mère et les enfants de toutes les marques de bonté et de toutes les grâces imaginables. Elle y resta une heure et demie, y fit la collation et charma tout le monde. »

(2) Le Roy, *Hist. de Versailles*, II, 238.

a été mis à contribution pour l'orner (1). L'Italie y envoie ses yeuses; la Louisiane, ses taxodiums; l'Arabie, ses sapins baumiers; la Virginie, ses robinias; la Chine, ses acacias roses; le Nouveau-Monde, ses innombrables variétés de chênes et de noyers. L'abbé Nolet, Williams, Moreau de la Rochette décrivent deux cent trente-neuf sortes d'arbres et d'arbustes que la seule Amérique du Nord fournit à Trianon. Les essences à feuilles persistantes abondent, la Reine veut de la verdure même en hiver. Pins de Corse, chênes verts de Provence, cyprès de Crète, arbousiers des Pyrénées, marient leur feuillage sombre aux tons plus chauds des hêtres pourpres ou aux masses plus claires et plus gaies des sophoras et des tulipiers. Jussieu en dresse la liste, Bonnefoy du Plan en surveille la plantation; la Reine vient les voir pousser et fleurir; elle fait arroser devant elle le cèdre du Liban, que Jussieu vient de planter, et c'est sous ses yeux à Trianon, que le robinia ouvre pour la première fois en France ses grappes parfumées (2). Partout et toujours des fleurs : au printemps, les lilas, ces favoris du comte d'Artois, qui les cultive à Bagatelle, les seringats, les boules de neige, les épines pourpres; en été, les roses; en automne, les tubéreuses. Les parterres se remplissent des plus merveilleuses variétés d'iris, de tulipes, de jacinthes de Hollande. Puis les orangers, qui embaument l'air de leurs pénétrantes odeurs; les orangers, que les jardiniers gardent la nuit avec un soin

(1) *Voyage d'Arthur Young en France*, I.

(2) *Mémoires secrets pour servir à l'Histoire de la République des Lettres*, 17 août 1779, XIV. 174.

jaloux, pendant la saison des fleurs, et dont la Reine, en vraie propriétaire, vend la récolte, 30 livres dans les mauvaises années, 60 dans les bonnes, 78 en 1780.

Dès le début le parc est agrandi (1); on y ajoute la prairie dans laquelle Louis XV s'était amusé à faire lui-même des essais de culture avec une charrue qui fut longtemps conservée. Là, on simule des accidents de terrain; on creuse des ravins, on élève des collines, on jette de gros quartiers de grès, on dessine une rivière dont les eaux, suintant d'un rocher à pic que surmonte une ruine, traversent la pelouse en face du château, tantôt se montrant, tantôt se dissimulant sous le feuillage des massifs, pour reparaitre un peu plus loin. C'est une vraie rivière celle-là, quoique plus de deux mille toises de tuyaux l'amènent de Marly, non pas une pièce d'eau droite et solennelle, comme à Versailles, mais une rivière avec son cours naturel, ses gracieux méandres, son lit de cailloux, ses cascades harmonieuses, son onde murmurante, traversée par de vrais ponts en pierre de Vergelay (2) ou en bois rustique comme ceux de la Suisse (3), coulant entre deux rives de vrai gazon, dont « les bords fleuris, dit un voyageur, semblent n'attendre que l'apparition d'un berger (4). »

Au milieu de ces jardins, de charmantes construc-

(1) Mercy à Marie-Thérèse, 31 juillet 1774, *Correspondance secrète du comte de Mercy et de Marie-Thérèse*, II, 209.

(2) De Lescure, *les Palais de Trianon*, p. 107.

(3) *Souvenirs d'un page*, par le comte de France d'Hésecques, p. 242.

(4) Le Russe Karamsine, cité par Lescure, p. 155.

tions s'élèvent, jaillissant de terre, comme sous le coup de la baguette d'une fée : ruines antiques, fabriques élégantes, maisons rustiques, pavillons chinois, réunissant dans ce petit coin du monde des spécimens de l'art et de l'architecture de tous les temps et de tous les pays.

De quelque côté du château que l'on se tourne, l'aspect est différent. A droite de la façade, c'est le parc anglais avec ses massifs, ses nappes d'eau, ses pelouses aboutissant à une partie rocailleuse et sauvage, plantée d'ifs, de thuyas et de sapins. Devant la façade même, à l'ouest, s'étendant au bas du perron et séparé du Grand-Trianon par une double grille, c'est le jardin français, dans le goût de Le Nôtre, avec son parterre tracé à angles droits, ses allées d'orangers, ses berceaux de verdure, ses statues placées dans des niches de feuillage, ses vases remplis de fleurs rares et, à l'extrémité, le pavillon qui servait de salle à manger à Louis XV. Puis, sur le côté, la salle de spectacle, construite en 1776 (1), avec son portique formé par deux colonnes ioniques ; son fronton parsemé d'instruments de musique, au milieu desquels est couché un Apollon enfant qui tient une lyre de la main gauche, une couronne de la main droite ; ses peintures blanc et or ; ses sièges de velours bleu ; ses trois étages de galeries appuyées sur des consoles à tête de lion, ses branches de chêne et ses guirlandes de fleurs, soutenues par des Amours ; son plafond où Lagrenée a peint Apollon, les Grâces, Thalie et Melpomène ;

(1) Mercy à Marie-Thérèse, 15 sept. 1776, *Correspondance*, II, 495.

ses nymphes aux cornes d'abondance, qui bordent les côtés de la scène ou en soulèvent le rideau, ses groupes qui portent des torchères, ses muses qui encadrent dans leurs bras mollement arrondis le chiffre de la Reine.

Sur la troisième face du château, par derrière, c'est encore le jardin anglais, où la rivière serpente avec mille sinuosités parmi les peupliers et les érables planes. Du sein des eaux s'élançait, légère et gracieuse comme une naïade, une île aux élégants contours et, sur l'île, la plus ravissante construction peut-être de ce ravissant éden, un temple en rotonde aux proportions parfaites, dont la colonnade corinthienne délicieusement ciselée, abrite, sous des rosaces de feuille d'acanthé, la statue de l'Amour de Bouchardon : le dieu, dans toute la beauté et toute la force de l'adolescence, se taille un arc dans la massue d'Hercule. Et, plus loin encore, le lac, aux bords moelleusement découpés, avec ses ondes tranquilles, sur lesquelles glissent en cadence des gondoles dorées et fleurdelysées, qui vont du *port du départ* au *port du retour*.

Chaque année apporte son contingent dans cette création féérique. En 1776, à quelques pas du palais, c'est le pavillon chinois et, sous le pavillon, un jeu de bagues, mû par des mécanismes invisibles, cachés dans un souterrain (1), et dont les joueurs, en guise de montures, enfourchent des chimères et des autruches, ciselées par Bocciardi. En 1777, le belvédère surgit sur la

(1) *Souvenirs d'un page*, 245.

colline du sein des buissons de roses, de myrtes et de jasmins. Mique en a donné le plan ; la Reine y vient chaque matin prendre son déjeuner dressé sur une table de marbre gris, qui repose sur trois pieds de bronze doré. De là, par quatre ouvertures tournées vers les quatre points cardinaux, elle peut embrasser d'un coup d'œil tout son domaine, et son regard plonge sur la rivière qui, sortie, tout à côté, d'une masse de rochers sauvages, vient dormir paresseusement au pied du pavillon, comme si elle ne s'éloignait qu'à regret de ce site enchanteur. Huit sphinx, à tête de femme, en gardent l'entrée ; au-dessus des fenêtres, quatre groupes, dus au ciseau de Deschamps, symbolisent les quatre saisons ; au-dessus des portes, des attributs de chasse et de jardinage, taillés de la même main. A l'intérieur, le dallage est en marbre blanc, bleu et rose et sur les murs de stuc courent de légères arabesques, gracieux mélange de trépieds fumants, de carquois, de vases et de bouquets de fleurs. Ici un chardonneret boit dans une coupe d'onyx, là, deux colombes se poursuivent ; ailleurs un écureuil ronge un fruit ou un canari s'échappe d'une cage dorée.

Puis, non loin du belvédère, à demi cachée dans un ravin étroit qu'ombragent d'épaisses masses d'arbres, c'est une grotte, à laquelle on n'arrive qu'après mille détours, par un escalier sombre, creusé dans le roc. Le ruisseau qui la traverse, y répand une délicieuse fraîcheur, la lumière y pénètre à peine par une crevasse de la voûte ; un bocage touffu en interdit la vue aux regards indiscrets ; la mousse qui en tapisse les parois et

en garnit le fond, empêche les bruits du dehors d'y parvenir. C'est le lieu de la retraite et du repos, repos hélas ! qui sera trop tôt troublé par le coup de foudre des émeutes d'octobre (1).

Et maintenant suivez la rivière : dépassez le Temple de l'Amour, poussez jusqu'au lac. Vous ne tarderez pas à apercevoir la création favorite de la Reine, celle qui symbolise le mieux son génie, celle qui est sortie de toutes pièces de son imagination et de son cœur : une création pour laquelle elle a eu deux auxiliaires, son architecte Mique et son peintre Hubert Robert. Ce n'est plus la solitude, comme dans la grotte, c'est la vie ou du moins les apparences de la vie et de la vie pratique et laborieuse. Voici tout un hameau, huit maisonnettes, dont chacune, disposée comme pour loger une famille de paysans, est entourée d'un petit jardin. Les toits sont en chaume ; les fenêtres, garnies de carreaux à petits plombs ; les galeries, en planches découpées sur lesquelles grimpent des chèvrefeuilles. Il y a des hangars pour serrer les récoltes, des escaliers de bois pour monter aux greniers, des bancs de pierre pour s'asseoir. La maison du seigneur, devenue celle de la Reine, est naturellement la plus belle de toute, elle a des vases remplis de fleurs, et des treilles en berceau. Non loin se dresse la tour de Marlborough qu'a baptisée une vieille chanson, fredonnée par M<sup>me</sup> Poitrine, la nourrice du

(1) On sait que la Reine était dans cette grotte le 5 octobre 1789, lorsqu'on vint la prévenir que les bandes dirigées par Maillard arrivaient à Versailles.

Dauphin (1) et qui reflète dans le lac ses escaliers en spirale, garnis de géraniums et de giroflées (2).

Le hameau est complet, rien ne lui manque de ce qui constitue un hameau véritable, ni le presbytère, ni l'école, ni la maison du bailli, ni la maison du garde, ni le moulin avec sa roue qui tourne. « La Reine et Hubert Robert ont pensé à tout, disent ceux des historiens de Marie-Antoinette qui ont peut-être le mieux décrit avec leur style chatoyant cette ravissante création de l'infortunée souveraine, la Reine et Hubert Robert ont pensé à tout, même à peindre des fissures dans les pierres, des déchirures de plâtre, des saillies de poutres et de briques dans les murs, comme si le temps ne ruinait pas assez vite les jeux d'une reine (3). » Il y a une ferme, une vraie ferme, couverte de paille, avec des animaux vivants, avec de belles vaches suisses, des lapins, des moutons qui bêlent, des pigeons qui roucoulent, des poules qui gloussent. La laiterie est bâtie au bord du lac qui sert de rafraîchissoir, et, si l'eau du lac ne suffit pas, on va en puiser d'autre dans sept fontaines surmontées de figures d'enfants qui tiennent des cygnes aux ailes éployées. Les tablettes sont en marbre blanc ; on y dépose le lait dans des vases de cristal, on le sert dans des tasses de Sèvres. Au hameau, le Roi est meunier, la Reine, fermière ; *Monsieur*, maître d'école ; le comte d'Artois, garde chasse ; le duc de Polignac, bailli. C'est

(1) *Mémoires secrets*, 9 mars 1783, XXII, 149.

(2) *Souvenirs d'un page*, 245.

(3) *Histoire de Marie-Antoinette*, par Edmond et Jules de Goucourt, nouvelle édition, Paris, Charpentier, 1878, p. 161.

la vie de village, comme on l'entendait au XVIII<sup>e</sup> siècle, telle que Florian l'avait mise à la mode, un poème d'Homère, une idylle de Virgile, commentée par un conte de Berquin, où des Nausicaa parfumées et poudrées à la maréchale lavent du linge bordé de dentelles avec des battoirs d'ébène, où des Tityres en talon rouge tondent des moutons enguirlandés de rose avec des ciseaux d'or. « C'est une bergerie, dit le chevalier de Boufflers, où il ne manque que le loup. » Hélas ! le loup ne manqua pas longtemps.

Le hameau est commencé en 1782 et il s'élève vite ; car la Reine est vive dans ses désirs, et ses plans, à peine conçus, sont exécutés : « Vous connaissez notre maîtresse, écrit le garde du mobilier Fontanieu à l'architecte Mique ; elle aime bien à jouir promptement. » Puis, au bout de trois ans, survient une transformation nouvelle ; car dans la bergerie, pour parler comme Boufflers, le loup est venu, et aux calomnies qui l'assaillent déjà, Marie-Antoinette répond par la charité : dans ce village d'opéra-comique, elle installe douze pauvres ménages qu'elle entretient sur ses économies (1).

Toutes ces créations de Trianon sont délicieuses. Rien ne peut donner une idée de leur charme enchanteur qui survit toujours à cent ans de distance avec une nuance mélancolique qui est un attrait de plus. Aussi la réputation de ces jardins devient-elle promptement universelle : les poètes les chantent (2), et les amateurs

(1) *Mémoires de Weber*, 42.

(2) Delille, *les Jardins*, chant I<sup>er</sup>.

du beau les admirent. Mais, dès le premier jour, la méchanceté des chroniqueurs s'attaque à cette gracieuse fantaisie de la souveraine qu'elle accuse d'avoir changé le nom de son domaine pour lui substituer un nom allemand (1). La Reine s'en indigne et à ceux qui ont la simplicité ou l'impudeur de lui demander à visiter son *Petit-Vienne*, elle répond par un refus qui est une leçon (2). Aux autres, Trianon est ouvert et l'on y afflue de tous côtés, de Paris, de Versailles, de la province, de l'étranger. Pas un voyageur ne traverse la France sans vouloir pénétrer dans ces jardins d'Armide, pas un n'en sort sans en être ébloui. Arthur Young, qui n'est pas suspect de partialité pour les œuvres de l'ancienne monarchie et qui examine tout avec le flegme d'un Anglais et le sens pratique d'un agriculteur, reste en extase devant cette végétation puissante et ces merveilleuses collections; il reproche bien à toutes ces charmantes choses un peu d'entassement, mais il convient que « plusieurs parties sont très-jolies et très-bien exécutées » et que le Temple de l'Amour est « vraiment élégant (3). » Plus sensible, comme on disait alors, le Russe Karamsine déclare que « le jardin de Trianon est ce qu'il y a de plus beau en fait de jardin anglais. »

J'avance, dit-il, et je vois des collines, des champs, des prés, des troupeaux, une grotte. Fatigué des splendeurs de l'art, je retrouve la nature; je me retrouve moi-même, mon cœur, mon imagination; je respire, humant l'air embaumé du soir, contemplant

(1) *Chronique secrète de l'abbé Beaudeau.*

(2) *Mémoires de M<sup>me</sup> Campan*, 106.

(3) *Voyages d'Arthur Young*, 1, 199, 200.

le coucher du soleil... je voudrais pouvoir l'arrêter dans sa course, pour rester plus longtemps à Trianon (1).

La baronne d'Oberkirck, qui accompagna en France la comtesse du Nord, n'est pas moins enthousiaste :

Je fus le matin, de bonne heure, visiter le Petit-Trianon de la Reine. Mon Dieu ! la charmante promenade ! Que ces bosquets parfumés de lilas, peuplés de rossignols, étaient délicieux ! Il faisait un temps magnifique : l'air était plein de vapeurs embaumées ; des papillons étalaient leurs ailes d'or aux rayons d'un soleil printanier. Je n'ai, de ma vie, passé des moments plus enchanteurs que les trois heures employées à visiter cette retraite (2).

Enfin, après ces témoignages de l'Anglais un peu sceptique, du Russe sentimental, et de l'Alsacienne femme de goût, veut-on le jugement d'un connaisseur émérite, d'un maître dans l'art difficile de la décoration des jardins ? Voici ce qu'écrivit, vers 1781, le prince de Ligne, le créateur de Belœil et l'un des habitués de Trianon :

Je ne connais rien de plus beau et de mieux travaillé que le temple et le pavillon. La colonnade de l'un et l'intérieur de l'autre sont le comble de la perfection du goût et de la ciselure. Le rocher et les chutes d'eau feront un superbe effet dans quelque temps ; car je pense que les arbres vont se presser de grandir pour faire valoir tous les contrastes de bâtisse, d'eau et de gazon. La rivière se présente à merveille dans un petit mouvement de ligne droite vers le temple. Le reste de son cours est caché ou vu à propos. Les

(1) Karamsine. Lettres d'un voyageur russe en France, en Allemagne et en Suisse (1789-1790), traduites par V. de Porochine, Paris E. Mellier, 1867. — Cité par Lescure, *Les Palais de Trianon*, 155.

(2) *Mémoires de la baronne d'Oberkirck*, I, 202, 203.

massifs sont bien distribués et séparent les objets qui seraient trop rapprochés. Il y a une grotte parfaite, bien placée et bien naturelle. Les montagnes ne sont pas des pains de sucre, ni de ridicules amphithéâtres. Il n'y en a pas une qu'on ne croirait avoir été là du temps de Pharamond. Les plantes-bandes de fleurs y sont placées partout agréablement. Il y en avait une à qui je trouvais l'air un peu trop ruban : on doit, je crois, la changer. C'était là le seul défaut que j'eusse remarqué et cela prouve que, quoique le Petit-Trianon soit fait pour l'enthousiasme, ce n'est pas lui qui m'échauffe sur son compte. Il n'y a rien de colifichet, de contourné, rien de bizarre. Toutes les formes sont agréables. Tout est d'un ton parfait et juste. Apparemment que les Grâces ont aussi beaucoup de justesse et réunissent encore cet avantage à tous ceux qui les feront toujours admirer.

Dans le palais, même élégance et, pour parler comme le prince Ligne, même justesse. On y monte par un ample perron à double rampant que couronnent des terrasses, garnies de pilastres. Quand on a soulevé le marteau de la porte, on pénètre dans le vestibule, où des guirlandes de chêne courent le long des murs. Une tête de Méduse semble en interdire l'accès aux fâcheux. Pour les autres, pour les privilégiés, s'ouvre un vaste escalier aux larges marches de pierre, à la rampe dorée, où des branches de laurier s'entrelacent au chiffre de la déesse du lieu. Au centre se balance une merveilleuse lanterne, formée par des faisceaux de flèches et des attributs champêtres, éclairée par douze lumières que portent de petits satyres assis. De l'antichambre, qui se présente au haut de l'escalier, on passe dans la salle à manger, dont les boiseries, admirablement fouillées, offrent de tous côtés une ravissante succession de fines

arabesques, carquois, flèches, guirlandes de fleurs, rameaux de lauriers, sphinx, corbeilles de fruits; les boues de Pan, à la barbe hérissée de raisins, soutiennent la cheminée de marbre bleu. Au milieu de la pièce, la table faite par Lorient pour Louis XV, qui monte toute dressée par une trappe, pratiquée dans le parquet, avec ses quatre *servants*, discrets auxiliaires qui remplacent et évitent les soins empressés et les regards importuns des valets.

Après la salle à manger, le petit salon orné partout de grappes de raisin, de masques de comédie, de guitares et de tambours de basque. Dans le grand salon, de jolis Amours, souriants et joufflus, se jouent aux angles de la corniche, tandis que sur les murs de gracieuses branches de lys s'épanouissent dans des couronnes de lauriers. A la rosace, si délicate et si légère que ses groupes de fleurs et de fruits semblent à peine posés sur le plafond, est suspendu un lustre de cristal, étincelant de mille feux. Dans le cabinet de toilette, deux glaces mobiles, surgissant du parquet à volonté, interceptent la lumière et masquent les fenêtres (1); au-dessus, une petite bibliothèque, taillée dans l'entresol en 1780.

Dans la salle de bains, l'eau s'épanche dans une baignoire en marbre blanc et les murs sont recouverts de ravissantes peintures, exécutées sur glace par Barthélémy en 1784. De joyeux amours, frais et roses, lutinent ensemble, se roulent, se poursuivent, courent après des papillons, saisissent des oiseaux, jonglent avec des fleurs,

(1) *Souvenirs d'un page*, 241.

grimpent le long de tiges de roseaux. Décoration d'une grâce incomparable, que le premier Empire a transportée à Fontainebleau.

Un petit boudoir, délicieusement sculpté, avec ses trépieds fumants, ses cornes d'abondance, ses colombes posées sur des nids de roses, ses écussons fleurdelysés, ses chiffres MA. que traversent des flèches inoffensives et qu'encadrent des marguerites, conduit à la chambre de la Reine, dont le meuble de poulx de soie bleu — cette couleur qui va si bien aux blondes, — est confortablement rembouré de duvet d'eider, dont le lit est enfoui sous la dentelle, dont les rideaux sont noués avec des écharpes de satin frangées de perles et d'argent. Une guirlande de myosotis et de pavots entoure le plafond, et sur la cheminée, une pendule, où les aigles d'Autriche s'allient à la houlette et au chapeau de bergère, marque les heures fortunées de l'aimable souveraine de ces beaux lieux. Le long des murs de l'appartement, quelques toiles de Pater ou de Watteau et surtout deux charmants tableaux, envoyés par Marie-Thérèse (1), où Wertmüller a figuré deux scènes qui sont des souvenirs d'enfance, l'opéra et le ballet exécutés par les jeunes archiducs et archiduchesses, au mariage de Joseph II. Dans l'un, les sœurs de la Reine représentent une scène d'opéra ; dans l'autre, celle qu'on nommait alors M<sup>me</sup> Antoine, vêtue d'un corsage rouge et d'une jupe de satin blanc sur laquelle courent des branches de roses, danse un menuet avec ses frères Ferdinand et Maximilien. Un

(1) Marie-Thérèse à Marie-Antoinette, 5 janvier 1778, *Correspondance*, III, 152.

contemporain assure qu'il y avait aussi à Trianon plusieurs portraits de la famille impériale où par je ne sais quelle lugubre fantaisie, les augustes personnages s'étaient fait peindre en religieux creusant leur tombeau (1). Était-ce pour mêler une pensée grave à toutes ces pensées souriantes, une instructive image de la mort à tous ces emblèmes de plaisir calme et confiant ? Était-ce la philosophie de ce poème ?

Partout ailleurs dans le palais la vie déborde ; partout apparaissent ces attributs gracieux qui symbolisent si bien le génie même de la Reine pendant ses jours de bonheur, la simplicité et le charme. C'est là que s'épanouit, dans toute sa perfection, ce style délicieux qu'on a appelé *le style Louis XVI*, mais qu'on devrait bien plutôt appeler *le style Marie-Antoinette*, car c'est elle qui en a été l'inspiratrice : style exquis, qui demeure encore, au bout d'un siècle, le type le plus achevé de l'élégance et de la grâce. C'est-là que se montre, dans toute sa puissance, l'influence irrésistible exercée par le goût de l'aimable femme sur le goût et les arts de son temps. Ce n'est plus la grandeur sévère de Louis XIV, ce n'est plus la mignardise un peu tourmentée de Louis XV ; c'est quelque chose qui tient le milieu entre les deux, qui unit la pureté des lignes à la délicatesse du décor : solide avec les apparences de la fragilité, gracieux et digne à la fois, harmonieux sans être provocant, arrondi sans être contourné, confortable sans être voluptueux. Souvenirs mythologiques, attributs de l'art et de

(1) *Souvenirs d'un page*, 241.

la nature, scènes champêtres, arabesques de la renaissance, emblèmes et symboles, fleurs, fruits et feuillage, tout se réunit dans une ornementation qui brille avant tout par l'abondance et la finesse des détails. Les calomniateurs de Marie-Antoinette l'ont accusée d'être restée allemande; jamais elle n'a été plus française qu'à Trianon.

A sa voix, toutes les imaginations sont en travail, tous les arts se donnent rendez-vous pour enfanter des chefs-d'œuvre; Deschamps sculpte les frontons du belvédère et les chapiteaux du temple; Féret et Lagrenée peignent le plafond et les parois de la salle de spectacle et du palais; Dutemps et Leriche les couvrent de dorures. Pour la Reine, Gouttière, le célèbre Gouttière, comme on l'appelle déjà de son vivant, ciselle ses bronzes merveilleux (1); Houdon taille le marbre; Clodion pétrit ses statuettes. Sous ce bienveillant et éclairé patronage, Lebœuf fonde une fabrique de porcelaine dans la rue de Bondy (2). David Roetgers compose des meubles d'une perfection telle que Louis XVI, l'économe Louis XVI, se laisse entraîner à acheter un secrétaire de marquetterie quatre-vingt mille francs (3). Les bois de rose et de palissandre se marient aux panneaux et aux plaques de Sèvres; les consoles et les tables se surchargent d'une foule de petits objets rares et élégants :

(1) M. Paul Lacroix raconte qu'un jour Gouttière présenta à la Reine une rose de bronze doré si brillante et si admirablement belle qu'on la prit pour de l'or. (*Le XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 472.)

(2) *Ibid.*, 496.

(3) *Ibid.*, 471.

groupes de pâte tendre ou dure, potiches de Chine, boîtes en laque ou en vernis Martin. Tout est souriant, tout est exquis.

Et ce n'est pas seulement à Trianon que les aimables fantaisies de la jeune souveraine se donnent carrière, c'est aussi à Fontainebleau. Rien n'est plus gracieux que cette série de pièces qui, dans le vieux palais des Valois, constitue l'appartement de la Reine. Mercy, qui en voit les débuts, déclare que « les artistes en différents genres ont épuisé là tout ce que la magnificence, la recherche et le goût peuvent produire de plus curieux et de plus agréable (1). » Tout concourt pour les orner ; Lyon envoie pour la chambre à coucher une merveilleuse soierie, toute couverte d'attributs rustiques à la mode du jour : trébuchets et pipeaux, perdrix rouges courant dans les champs, chardonnerets chantant sur une branche de fleurs, paniers de jardinière et ruines de temple. L'architecte Rousseau dirige les travaux (2) ; Gouttière plaque sur la commode en bois des îles des bronzes ravissants : grappes de raisin, enroulements gracieux, têtes de lions. Sèvres y ajoute ses transparents médaillons. Au lit, deux génies dorés supportent une couronne au-dessus du chiffre entrelacé de Marie-Antoinette. Dans le salon, un élève de Boucher, Barthélémy, peint la musique et les arts.

Mais la merveille de Fontainebleau, c'est le boudoir, et M<sup>me</sup> de Staël n'a pas tort quand elle écrit à Gustave III

(1) Mercy à Marie-Thérèse, 19 novembre 1777, *Corresp.* III, 130

(2) *Ibid.*

que « le cabinet de la Reine est beau dans tous les détails au delà de tout ce qu'on peut imaginer (1). » Là encore, le décorateur c'est Barthélémy. Au plafond, il place Flore entourée d'amours et jetant à profusion les produits parfumés de ses riches parterres. Sur les murs, il prodigue les plus charmantes créations de son pinceau : c'est un ravissant mélange de génies, d'animaux et de fleurs, de rameaux de lierre et de têtes de lion, de sphinx accroupis et de branches de bluets et de marguerites, de violettes et de lauriers. Sur les portes, Cupidon tend un miroir à sa mère et de gracieux groupes de jeunes filles dansent devant un satyre ou retiennent par les ailes un amour qui cherche à s'échapper. La cheminée en marbre blanc est soutenue par des faisceaux de flèches formant colonnes, et, sur le linteau, un arc ciselé par Gouttière est entrelacé de guirlandes de feuillage et de fleurs. S'il faut en croire la tradition, Louis XVI a forgé lui-même les espagnolettes des fenêtres, sur les montants desquelles grimpent des tiges de lierre : Vulcain cette fois a travaillé pour Vénus. Le parquet est tout entier en acajou moucheté, bois rare alors, mais qui fait aujourd'hui une impression sinistre : les mouchetures ont l'air de taches de sang.

Mais revenons à Trianon.

Le royaume de Marie-Antoinette est petit : une cinquantaine d'arpents à peine composent le jardin. L'habitation est plus petite encore : elle n'a guère que douze

(1) Lettre de novembre 1787. — *Gustave III et la Cour de France*, par M. Geffroy, I, 407.

toises de côté. A l'intérieur, outre les appartements, que nous avons décrits, de la maîtresse du lieu, il ne reste plus au second que quelques pièces étroites et basses, presque des chambres de serviteurs. C'est vraiment la maison du sage, qui ne peut contenir qu'un nombre restreint d'amis, et c'est là justement ce que demande la Reine. Elle a créé Trianon pour échapper à Versailles et à Marly; elle y veut être seule, seule avec quelques invités de son choix. Elle n'y est plus la souveraine d'un vaste empire, mais la propriétaire d'un étroit domaine; c'est le charme de la vie privée, après les tracas et la représentation de la vie publique. Là elle est maîtresse absolue, et aussi haute justicière; mais sa justice, elle l'exerce avec la plus indulgente clémence: « Quant à l'homme que vous tenez en prison pour le dégât commis, écrit-elle un jour, je vous demande de le faire relâcher, et puisque le Roi a dit que c'est mon coupable, je lui fais grâce (1). »

Cette simplicité qu'elle a rêvée, cette vie du cœur à laquelle elle aspire depuis son enfance, cette existence champêtre, dont les emblèmes s'étaient partout autour d'elle, elle veut la réaliser à Trianon. C'est là qu'elle peut dire, à l'exemple de Henry IV: « Je ne suis plus la reine, je suis moi (2). » Le matin, elle part de Versailles,

(1) Catalogue de lettres autographes, appartenant au comte Georges Esterhazy, Paris 1857.

(2) *Mémoires de Weber*, 184. — *Mémoires sur la vie et le caractère de M<sup>m</sup>e la duchesse de Polignac*, par la comtesse Diane de Polignac, p. 14.

accompagnée par un seul valet de pied (1) ; elle parcourt son jardin, elle visite ses fleurs, elle fait des bouquets de roses et de chèvrefeuille et, lorsque le soir elle reste à coucher dans son petit château, c'est la femme du concierge qui lui sert de femme de chambre (2). Le dimanche, elle laisse entrer dans le parc toutes les personnes honnêtement vêtues, principalement les bonnes et les enfants. Là un bal s'organise, la Reine y prend part, danse une contredanse pour mettre tout le monde en train ; puis elle appelle les bonnes, elle se fait présenter les enfants, elle s'informe de leur famille, elle les comble de bonbons et de caresses (3). Les enfants, elle les aime tant, elle voudrait tant en avoir à elle, qu'à la fin de 1776, elle adopte un petit paysan dont la joyeuse figure et la bonne humeur l'ont frappée. Puis elle donne des fêtes et un jour le parc est transformé en une sorte de champ de foire, où les dames de la cour sont marchandes, où la Reine est limonadière, avec des théâtres de parade et des boutiques bordant les avenues (4). Elle organise des voyages à Trianon, non pas des voyages comme ceux de Marly, qui sont si guindés et qui coûtent si chers, mais des voyages où elle s'installe chez elle, avec quelques intimes seulement ; car, nous l'avons dit, sa maison est petite et ne se prête pas à une nombreuse compagnie. M<sup>me</sup> Élisabeth en est toujours, puis M<sup>me</sup> de Polignac et sa société, plus rarement M<sup>me</sup> de Lamballe.

(1) *Mémoires de M<sup>me</sup> Campan*, 106.

(2) *Ibid.*

(3) *Souvenirs du comte de Vaublanc*, I, 231.

(4) *Correspondance secrète*, 5 septembre 1777, I, 93.

le Roi y vient à pied, sans capitaine des gardes, mais n'y couche jamais; Monsieur y apparaît quelquefois, le comte d'Artois, souvent. Les invités, arrivent à deux heures pour dîner et retournent à Versailles pour minuit (1).

Là point d'apparat, point d'étiquette. Pas de *maison*, mais des amies. La Reine entre dans son salon, sans que les dames quittent leur métier, sans que les hommes interrompent leur partie de billard ou de trictrac. C'est la vie de château, dans toute sa liberté aimable, telle que Marie-Antoinette l'a toujours rêvée, telle qu'on la pratique dans cette patriarcale famille des Halsbourg, qui n'est, a dit Goëthe, que la première famille bourgeoise de son empire. On se rassemble pour le déjeuner qui tient lieu de dîner, puis on joue, on cause, on se promène, et l'on se réunit de nouveau pour le souper qui a lieu de bonne heure (2). Plus de costumes luxueux, plus de ces coiffures compliquées dont la hauteur exagérée force les architectes à grandir les dimensions des portes et provoque les gronderies de Marie-Thérèse. Une robe de percale blanche, un fichu de gaze, un chapeau de paille, voilà la toilette de Trianon : toilette fraîche et charmante, qui fait admirablement ressortir la taille souple et le teint éblouissant de la déesse du lieu, mais dont l'extrême simplicité met en rumeur les fabricants de soieries de Lyon, délaissées pour les toiles d'Alsace (3). Là plus d'amusements bruyants, plus de pha-

(1) *Mémoires de Besenval*.

(2) Mercy à Marie-Thérèse, 17 mai 1779; *Corresp.* III, 312.

(3) *Mémoires secrets*, 12 décembre 1779, XIV, 339.

raons ruineux qui compromettent la cassette de la Reine, plus de ces petits jeux dont on avait pris le goût chez la duchesse de Duras, la *guerre pampan*, le colin-maillard, le *descampativos* (1), dont avait médité la chronique. A Versailles et à Marly ce sont les plaisirs de la cour ; à Trianon, ce sont les plaisirs de la campagne, les bals champêtres, comme ceux dont nous venons de parler, la danse sur l'herbe, le billard, le jeu de bagues, les courses sur le gazon.

La Reine prend au sérieux son rôle de fermière, elle a ses vaches, Brunette et Blanchette qu'elle traite elle-même dans des vases de porcelaine ; elle a ses pigeons et ses poules auxquels elle donne à manger ; elle a ses parterres qu'elle arrose. On passe de la laiterie à l'école, de l'école au moulin ; on va manger des œufs frais à la ferme, boire du lait chaud à l'étable ; on pêche dans la rivière, on traverse le lac en gondole, et quand on est las de tout ce mouvement, on revient s'asseoir à l'ombre, en respirant le parfum des fleurs et en travaillant, car on ne reste pas inactif à Trianon. Les femmes brodent, font de la tapisserie ou filent leur quenouille, les hommes tressent du filet, lisent ou se promènent en causant. Vie charmante où le temps s'écoule sans qu'on s'en aperçoive, où l'on oublie les intrigues et les soucis de Versailles, où l'on se regarde et l'on s'écoute vivre. Vie plus charmante encore, lorsque Dieu a exaucé les vœux les plus ardents de la Reine et que le premier rayon de la maternité a brillé sur son front. Car alors ce n'est

(1) *Mémoires de M<sup>me</sup> Campan*, 128.

plus seulement le calme et l'amitié qu'elle vient chercher à Trianon, c'est la santé de ses enfants qui s'ébattent joyeusement sur les pelouses, respirant le grand air, se développant en toute liberté et puisant dans cette liberté et ce grand air la vigueur et la bonne mine. Et à partir de cette époque, Trianon est plus en vogue que jamais, et il n'y a guère de jour où la Reine ne s'y rende de Versailles soit le matin, soit dans l'après-midi (1). C'est là qu'elle vient achever son rétablissement après les rudes et dramatiques couches auxquelles elle doit Madame Royale; c'est là qu'elle voit grandir dans les bras de M<sup>me</sup> Poitrine ce Dauphin tant souhaité dont la naissance la console presque de la mort de sa mère et dont les poètes par une délicate flatterie, qui va droit au cœur maternel, associent le nom à l'éloge des bosquets qui ombragent ses premiers pas (2).

Voilà les jouissances intimes, mais, à côté, il y a les réjouissances officielles, celles qu'on destine aux têtes couronnées. Pas un souverain, pas un grand personnage ne voyage en France, sans que la Reine veuille lui faire elle-même les honneurs de son domaine. Que ce soit Joseph II, le prince de Hesse Darmstadt, le comte du Nord, le roi de Suède, il y a fête à Trianon. Cela fait partie en quelque sorte du programme ordinaire des plaisirs qu'on offre aux étrangers de distinction. Puis il y a les fêtes moins bruyantes, celles qu'on donne au Roi qui les goûte beaucoup; car pas plus que

(1) Mercy à Marie-Thérèse, 15 juillet 1780, *Corresp.* III, 446.

(2) Delille, *les Jardins*, chant 1<sup>er</sup>.

sa femme il n'aime le faste et la représentation. Trianon, pour lui comme pour la Reine, c'est la simplicité, c'est aussi l'économie en comparaison de Fontainebleau et de Marly. Parfois on invite quelques seigneurs ou quelques dames de la cour, comme le maréchal de Noailles, la duchesse de Cossé (1), la marquise de Sabran, souvent même des femmes de Paris (2). Il y a alors illumination des bosquets « avec ces lampions couverts qui donnent une lumière si douce et des ombres si légères que, dit un témoin oculaire, l'eau, les arbres, les personnes, tout paraît aérien (3). » Après l'illumination, souper, spectacle, ballet, promenades dans le jardin qui se prolongent assez tard dans la nuit (4). Mais ce qui rend ces réunions plus attrayantes, c'est l'affabilité de la Reine. Elle s'ingénie à marquer à ses invités des attentions particulières, et chacun sort séduit de ce lieu de délices, plus séduit encore par la bonté et la grâce de la propriétaire. Mercy lui-même, qui voyait avec méfiance certaines innovations introduites à ces fêtes, convenait qu'elles étaient « charmantes par l'agrément que la Reine y apportait. » — « Pourvu qu'elles ne deviennent ni trop fréquentes ni trop coûteuses, ajoutait-il, elles ne peuvent contribuer qu'à faire régner à la cour le ton et le genre d'amusement qui lui est convenable (5). »

(1) Mercy à Marie-Thérèse 17 mai 1779, *Corresp.* III, 313.

(2) Le même à la même, 18 juin 1780 ; *ibid.* III, 438.

(3) *Journal de la marquise de Sabran*, 1<sup>er</sup> août 1787, 291.

(4) Mercy à Marie-Thérèse, 18 juin 1780. *Corresp.* III, 438.

(5) Le même à la même, 18 octobre 1776, *Corresp.* II, 502.

On ne se promène pas seulement à Trianon; on y cause et on y lit. Quoique M<sup>me</sup> Campan prétende que Marie-Antoinette a peu fait pour les lettres et les arts, il est certain qu'elle avait du goût pour les jouissances de l'esprit, elle se plaisait à encourager les auteurs. Elle protégeait La Harpe (1) et lui faisait donner une pension de 1,200 livres (2); elle patronnait Delille (3), et en reconnaissance le poète chantait les jardins de Trianon; elle riait à la lecture des vers badins de Gresset (4), disait un mot charmant au peintre Vernet : « M. Vernet, c'est toujours vous qui faites la pluie et le beau temps (5); » obtenait une gratification de 1,200 livres pour un petit-neveu du grand Corneille, que lui recommandait la Comédie-Française (6), faisait faire à ses frais, à l'Imprimerie royale, une magnifique édition du poète favori de son enfance, Métastase, et en envoyait un exemplaire à l'illustre écrivain (7). Elle applaudissait à l'*École des Pères*, et après la représentation ordonnait au maréchal de Duras de féliciter le compositeur du drame du ton de décence et de morale pure qui se remarquait dans son œuvre (8). Elle accordait une pension à Chamfort et le

(1) *Mémoires de Weber*, 178.

(2) *Mémoires secrets*, 26 avril 1775, VIII, 14.

(3) Métra, XI.

(4) *Mémoires secrets*, 22 juillet 1777, X, 237.

(5) *Ibid*, 1<sup>er</sup> octobre 1777, X, 308, 309.

(6) 13 février 1778, *Louis XVI, Marie-Antoinette et M<sup>me</sup> Elisabeth I*, 105.

(7) Mercy à Marie-Thérèse, 17 mai 1780, *Correspond.*, III, 434;

— *Mémoires de M<sup>me</sup> Campan*, 133.

(8) *Mémoires de Weber*, 179.

lui annonçait avec des paroles si flatteuses que l'auteur de *Mustapha et Zéangir*, dans l'élan de son enthousiasme, jurait — serment bien fugitif — qu'il ne pourrait jamais l'oublier (1).

Mais elle ne pardonnait pas à Voltaire ses attaques contre la vieille foi de la France et, si elle n'allait pas jusqu'à le traiter d'*extravagant*, comme sa mère (2), elle manifestait pour lui peu de sympathie. Lorsque, au printemps de 1778, le philosophe fit à Paris ce voyage qui ne fut qu'un long triomphe, elle refusa nettement de le recevoir à Versailles. Quoi que put dire le public, quoi qu'aient pu affirmer les chroniqueurs, quelles que fussent d'ailleurs les sollicitations des amis de Voltaire, elle déclarait qu'« elle ne voulait en aucune façon d'un homme dont la morale avait occasionné tant de troubles et d'inconvénients (3). » Le fait a été contesté; il est positif aujourd'hui.

Ses jugements toutefois n'étaient pas toujours aussi justes, ni ses affections comme ses répugnances littéraires aussi motivées. Si un jour, en lisant le *Numa Pompilius* de Florian, le peintre pourtant de ses bergeries, elle laissait échapper ce mot piquant et vrai : « Je crois manger de la soupe au lait (4), » d'autres fois ses appréciations étaient moins heureuses, comme il arriva pour cette pièce de Dorat-Cubières qui, trouvée charmante

(1) *Mémoires de Weber*, 178. — *Mémoires de M<sup>me</sup> Campan*, 131.

(2) Marie-Thérèse à Mercy, 3 janvier 1774, *Corresp.* II, 89.

(3) Mercy à Marie-Thérèse, 20 mars 1778, *Corresp.* III, 181.

(4) *Mémoires de Weber*, 178.

lorsque Molé l'avait lue dans le cabinet de la Reine, fut estimée si mauvaise lors de sa représentation à Fontainebleau, que le Roi, pour la première fois, fit baisser le rideau avant la fin de la comédie (1); ou pour le *Connétable de Bourbon*, du comte de Guibert, qui, malgré la protection royale, échoua complètement au mariage de M<sup>me</sup> Clotilde (2). Mais la Reine n'avait pas de prétentions et elle était la première à rire de ces mécomptes (3).

Parmi tant d'amusements divers où se jouait la fantaisie, parfois un peu mobile et capricieuse de la charmante souveraine, il était un goût qui se développait et persistait malgré tout, c'était le goût de la musique. Marie-Antoinette l'avait eu dès sa jeunesse. Enfant, elle avait joué avec Mozart et reçu les leçons de Gluck (4) Dauphine, à son arrivée en France, elle étudiait le clavicin tous les jours (5), donnait chez elle de petits concerts (6), chantait chez M<sup>me</sup> Clotilde (7) et se plaisait à jouer de la harpe (8). Reine, au milieu même de la dissipation et des entraînements que lui reprochait sa mère, elle continuait ses leçons de musique et ses concerts. Les leçons duraient parfois deux heures et le con-

(1) *Mémoires de M<sup>me</sup> Campan*, 130, 131.

(2) *Mémoires secrets*, 28-29 août 1775, VIII, 178, 179.

(3) *Ibid.*, 10 décembre 1782, XXI, 113.

(4) *Mémoires de Weber*, 177.

(5) Marie-Antoinette à Marie-Thérèse, 12 juillet 1770, *Corresp.*, I, 19.

(6) Mercy à Marie-Thérèse, 15 juin 1772, *Corresp.* I, 312.

(7) *Ibid.*

(8) Mercy à Marie-Thérèse, 13 mars 1773, *Correspond.* I, 433.

cert du soir servait de répétition à la leçon du matin. Ses progrès étaient réels et son plaisir si vif que Mercy craignait qu'il ne nuisit à des occupations plus sérieuses (1). Même à Fontainebleau qui — la jeune femme l'avouait elle-même — était le moment de la plus grande dissipation, elle avait deux maîtres de musique, l'un de harpe, l'autre de chant (2). A Paris elle allait de préférence à l'Opéra et à la Comédie italienne, et c'est aussi pour lui plaire que l'Opéra avait consenti à faire venir de Vienne, le célèbre maître de chapelle, Gluck.

Gluck, c'était pour Marie-Antoinette plus qu'un grand compositeur, c'était un souvenir, un souvenir de son enfance et de son pays; c'était aussi l'espoir d'une réforme, la réforme de l'art français qui lui paraissait insipide et monotone. Aussi, dès le début, l'encourage-t-elle de toutes ses forces; elle le prend sous sa haute protection; elle fait mettre à l'étude son *Iphigénie en Aulide* (3) et le jour où la pièce est enfin jouée, le 19 avril 1774, elle l'applaudit jusqu'à avoir « l'air de faire cabale (4). » Elle fait donner à l'illustre auteur une

(1) Mercy à Marie-Thérèse, 17 novembre 1774, *Corresp.* II, 256.

(2) Mercy à Marie-Thérèse, 15 septembre 1779, *Corresp.* III, 362.

(3) *La musique française au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Gluck et Piccini, 1774-1800, par Gust. Desnoiresterres, Paris, Didier, 1875, p. 92.

(4) *Mémoires secrets*, VII, 163. — On sait qu'un an après ce fut à une représentation d'*Iphigénie en Aulide* que la Reine reçut du public à l'Opéra cet accueil enthousiaste qui fit couler ses larmes.

pension de 6,000 fr. (1); elle le protège contre ses ennemis; elle soutient de ses bravos, malgré la froideur des spectateurs, la première représentation d'*Alceste* et lorsqu'une coterie hostile appelle Piccini pour l'opposer à Gluck, lorsque le public volage et frondeur semble abandonner le compositeur allemand pour le maestro italien, elle prend parti pour le maître de sa jeunesse. Dès son arrivée à Paris, elle lui a accordé les entrées à sa toilette et tout le temps qu'il y reste, elle ne cesse de lui adresser la parole; elle l'interroge avec bonté sur ses travaux, et le grand musicien, chez qui la malveillance des critiques ne peut ébranler la foi en son génie, lui répond avec une imperturbable aplomb : « Madame, *Armide* sera bientôt fini et vraiment ce sera superbe. » Malgré un premier accueil indécis, les applaudissements du public ne tardèrent pas à justifier la confiance de Gluck et la protection de la Reine (2).

Le prince d'Hénin, celui qu'on appelle le *Nain des princes* se permet-il d'interpeller cavalièrement Gluck chez Sophie Arnould; le duc de Nivernais relève le gant, pour se faire bien venir de la souveraine, et si l'affaire s'arrange, c'est que le prince, auquel Marie-Antoinette a fait dire qu'elle sait d'où viennent les torts et insinue qu'il ait à les réparer, consent à faire au compositeur

(1) Archives nationales : Dépêches 01-416, fol. 556. Lettre du ministère à MM. les administrateurs et directeur de l'Opéra, 2 septembre 1774.

(2) *Armide* fut représentée pour la première fois le 23 septembre 1777.

une visite qui est une excuse (1). Et quand le duc de Noailles, plus capable mais non moins vif que le prince d'Hénin, s'écrie que l'*Électre* de Lemoyne ne vaut pas le diable parce que l'auteur est un élève de Gluck, c'est la Reine elle-même qui prend contre le vieux courtisan la défense du professeur et de son disciple (2).

Enfin, lorsque, au bout de cinq ans, le grand homme, aigri et découragé, après l'insuccès d'*Écho et Narcisse*, s'apprête à quitter Paris, sa royale élève lui fait promettre de revenir et lui décerne, comme cadeau d'adieu, le titre de maître de musique des enfants de France (3).

Mais ce n'est pas seulement Gluck que Marie-Antoinette protège, c'est aussi son rival, auquel elle pardonne même d'avoir eu un instant l'appui de M<sup>me</sup> du Barry (4). Elle se sert de la lutte des deux compositeurs pour donner un nouvel et plus brillant essor à la musique en France; mais, tout en ayant des préférences pour l'un, elle ne le patronne pas à l'exclusion de l'autre. Elle accueille Piccini à son arrivée, elle prend de lui des leçons de chant deux fois par semaine (5) et lui assure, avec le titre de compositeur de ses spectacles lyriques, un traitement de 4,000 livres, qu'il touchait encore au début

(1) *Mémoires secrets*, 12 août 1774; VII, 222. — *Correspondance secrète de Métra*, 7 août 1774.

(2) *Mémoires secrets*, 2 juillet 1782, XXI, 4.

(3) *Ibid*, 9 octobre 1779, XLV, 228.

(4) *Ibid*, 3 avril 1774.

(5) *Gluck et Piccini*, par Desnoiresteries, 235.

de la Révolution (1). Elle tient à avoir la primeur des deux premiers actes de *Roland*, qu'il vient répéter en sa présence. Le prince de Ligne a raconté que, voulant alors chanter devant le maître italien qu'elle avait prié de l'accompagner, elle choisit par inadvertance un morceau de l'*Alceste* de Gluck. « Mais, ajoute le prince, la grâce qu'elle mettait à réparer ces petits malheurs, qui lui arrivaient souvent par une sorte d'ingénuité qui lui allait si bien, peignait la bonté et la sensibilité de la plus belle des âmes, qui ajoutaient des charmes à sa figure, sur laquelle on voyait se développer en rougissant ses jolis regrets, ses excuses et souvent ses bienfaits (2). »

Avec Gluck et Piccini, c'est Grétry, dont la musique légère lui plait infiniment. Elle accepte d'être marraine de la fille du compositeur ; elle lui donne son nom, elle la fait venir tous les mois à Versailles pour la combler de présents et de caresses, et lorsqu'elle va au théâtre, après les trois révérences d'étiquette au public, elle cherche des yeux sa filleule et lui envoie un baiser, aux applaudissements des spectateurs (3).

(1) *Gluck et Piccini*, 397. — Piccini touchait encore ce traitement le 4 juillet 1791.

(2) *Pensées et Lettres du prince de Ligne*, 25.

(3) *Mes récapitulations*, par Bouilly, première entrevue avec Grétry, p. 153. — M<sup>me</sup> Campan rapporte au sujet de Grétry une piquante anecdote. Après son succès de *Zémire et Azor*, Marie-Antoinette le félicita avec tant de bonne grâce, que le compositeur transporté, saisit le bras de son collaborateur Marmontel, en s'écriant : « Ah ! mon ami, voilà de quoi faire d'excellente musique ! » — « Et de détestables paroles, » riposta Marmontel, à qui la Reine n'avait rien dit. — *Mémoires de M<sup>me</sup> Campan*, 132.

Plus tard, lorsque Gluck aura définitivement quitté Paris pour Vienne, sans que les instances royales les plus pressantes puissent l'en rappeler (1), ce sera Sacchini que la Reine soutiendra énergiquement à la fois contre l'opposition sourde du comité de l'Opéra et la malveillance de l'intendant des Menus-Plaisirs, Papillon de la Ferté; Sacchini, dont le *Dardanus* sera représenté pour la première fois sur le théâtre de Trianon (2). Ce sera Lemoyne, qu'elle honorera de sa faveur, en même temps que Sacchini. Ce sera l'élève de Gluck, Salieri, dont les *Danaïdes*, attribuées à la collaboration du maître, ramènent à l'Opéra la Reine, avide d'applaudir un nouveau chef-d'œuvre de son vieux professeur (3). M<sup>me</sup> Campan exagère sans doute, quand elle attribue à Marie-Antoinette l'essor que prit et le degré de perfection qu'atteignit alors la musique française. Mais ce qui est certain, c'est qu'elle y a contribué puissamment par son haut et persévérant patronage, c'est qu'elle a tiré notre scène lyrique de sa vieille routine pour y introduire le genre allemand, si brillamment représenté par Gluck et ses élèves, et si son goût n'a pas toujours eu la sûreté infallible que ses amies lui attribuaient, il n'en est pas moins vrai, — un critique compétent le reconnaît — que, parmi les ouvrages qu'elle a couverts de sa protection,

(1) *La Cour et l'Opéra sous Louis XVI; Marie-Antoinette et Sacchini, Salieri, Favart et Gluck, d'après des documents inédits conservés aux Archives de l'Etat et de l'Opéra*, par Adolphe Jullien, Paris, Didot, 1877, p. 156.

(2) *Ibid.*, 74.

(3) *Ibid.*, 178.

« elle n'a généralement ni mal choisi, ni mal jugé (1). »

Après les compositeurs, les artistes. La Reine est pleine de bienveillance pour la Saint-Huberty, qui le mérite, sinon par son caractère, du moins par son talent. Lorsque Garat débarque de Bordeaux à seize ans, et fait sensation à Paris, elle veut l'entendre, elle l'envoie prendre dans un carrosse à six chevaux (2) ; elle lui obtient sur la cassette du Roi une pension de 6,000 fr. pour payer ses dettes, elle pousse même la complaisance — elle s'en repentit plus tard — jusqu'à chanter avec lui. Elle accueille de même Michu, de la Comédie italienne ; elle l'admet dans son intimité et manifeste un plaisir extrême à l'écouter ; elle ne l'écoute pas seulement, elle lui demande des leçons (3), et c'est grâce à ces leçons qu'elle passe de la musique à un nouvel amusement où nous devons la suivre et qui nous ramène à Trianon : le théâtre.

Marie-Antoinette, toute jeune encore, avait manifesté un goût très-vif pour le théâtre. Quand elle n'était encore que Dauphine, elle avait, on s'en souvient, organisé avec ses beaux-frères et ses belles-sœurs de petites représentations dans ses appartements particuliers et la seule crainte du vieux Roi avait mis un terme à ce genre de plaisir qui divertissait fort les jeunes ménages. Devenue Reine, elle renonça pour quelque temps à ses velléités de monter elle-même sur la scène, mais elle conserva

(1) A. Jullien, *Marie-Antoinette musicienne*. — *Correspondant* du 10 novembre 1877, p. 435.

(2) *Mémoires secrets*, 13 janvier 1783, XXII, 33.

(3) *Correspondance secrète de Métra*, 5 février 1784.

son amour du théâtre. A Marly, on improvisait une salle de comédie dans une grange, et la Montansier venait y jouer (1). A Trianon, lorsque le théâtre eut été construit, en 1776, il n'y avait pas de fête sans spectacle. A Choisy, dans les petits voyages, il y avait aussi presque toujours spectacle, et souvent deux fois dans la journée : le matin opéra, comédie française ou italienne à l'heure ordinaire ; le soir, à onze heures, représentations de parodies, où les premiers sujets de l'Opéra paraissaient sous les traits et dans les costumes les plus bizarres. Une danseuse célèbre, la Guimard, était chargée des premiers rôles ; sa maigreur extrême et sa petite voix rauque ajoutaient encore au grotesque des personnages qu'elle jouait (2).

C'était Louis XVI qui avait introduit sur la scène royale ce genre burlesque. Avec sa nature un peu épaisse et son goût qui manquait parfois de délicatesse, il aimait la grosse gaieté, le gros rire, la grosse plaisanterie. Il avait l'Opéra en horreur (3) et la *Didon* de Piccini seule avait trouvé grâce à ses yeux. C'était pour lui qu'on avait représenté à Trianon la parodie d'*Alceste*, la *Bonne femme* (4) et il en avait été si content qu'il avait ordonné à l'intendant des Menus-

(1) *Mémoires secrets*, 5 juin 1778.

(2) *Mémoires de M<sup>me</sup> Campan*, 135.

(3) Lettre de M<sup>me</sup> Saint-Huberty à Louis Grégoire, 18 novembre 1783 ; *Gluck et Piccini*, 330.

(4) La parodie portait sur les paroles seulement et non sur la musique, sans quoi la Reine n'eut vraisemblablement pas laissé parodier sur son propre théâtre son maître favori.

Plaisirs de féliciter les auteurs et de les engager à continuer d'écrire des pièces aussi amusantes (1). Après la parodie d'*Alceste* étaient venues celles d'*Ermelinde* et d'*Iphigénie* (2); puis une sorte de parade, commandée par les gentilshommes de la Chambre, la *Princesse A. E. I. O. U.*, dont le ton grossier et les propos poissards semblaient assez déplacés en pareil lieu. La chronique plaisantait de cette prédilection du roi pour les farces: « On peut juger, écrivait ironiquement Bachaumont, en annonçant qu'une pension avait été accordée à l'auteur de la parodie d'*Ermelinde*, on peut juger par cette faveur, combien Sa Majesté a encore l'ingénuité du bel âge et aime à rire. On était assez embarrassé jusqu'à présent de lui connaître aucun goût en ce genre et le voilà découvert (3). »

La Reine appréciait peu ces sortes de divertissements. Sa nature fine et distinguée, son goût délicat et artistique s'accommodaient mal de ces parades grossières (4). « N'est-ce que cela ? » disait-elle en baillant, à la représentation sur le théâtre de Versailles d'une facétie intitulée : *Les battus paient l'amende*, qui avait eu un grand succès à Paris (5). Si elle se prêtait aux préférences du Roi pour la parodie, si même elle feignait quelquefois de s'en amuser, c'était par condescendance pour son

(1) *Mémoires secrets*, 6 août 1776

(2) *Mémoires de M<sup>me</sup> Campan*.

(3) *Mémoires secrets*, 12 octobre 1777, X, 322.

(4) *Ibid*, 14 octobre 1777, X, 328.

(5) *Ibid*, 27 septembre 1779, XIV, 214. — De même à la représentation de *Matroco*; *Ibid*, 26 avril 1778, XI, 134.

mari, c'était aussi sans doute pour lui donner le goût du théâtre, l'amener aux représentations intimes, c'était peut-être pour le décider à lui permettre à elle-même de monter sur la scène. Et sur ce point elle réussit.

La comédie de société était alors plus que jamais en vogue. Dans tous les hôtels, dans tous les châteaux, il y avait un théâtre et une troupe d'amateurs, organisée comme une vraie troupe, s'exerçant comme elle, répétant comme elle et prenant des leçons d'acteurs en renom. De la cour, la contagion avait gagné l'armée et il avait fallu une ordonnance du ministre de la guerre pour arrêter un entraînement auquel bien des officiers sacrifiaient leur métier (1).

Certains grands seigneurs avaient même, en dehors de leur habitation ordinaire, une petite maison de campagne, située au milieu de jardins charmants et spécialement destinée aux exercices dramatiques. Le duc d'Orléans, petit-fils du Régent, avait un théâtre de ce genre à Bagnolet, et au faubourg du Roule (2) et c'est là qu'avaient été représentées la plupart des comédies de Collé, dans lesquelles le pieux époux de M<sup>me</sup> de Montesson ne dédaignait pas d'accepter un rôle. Le prince de Condé en faisait autant à Chantilly (3) et

(1) Adolphe Jullien, *La Comédie à la Cour de Louis XVI*, p. 11.

(2) Collé, *la Vérité dans la Vie*, avertissement ; édition Barrière, 390, 391.

(3) La marquise de Bombelles au marquis de Bombelles, 3 décembre 1781, Archives de Versailles, E. 432. Le prince de Condé faisait Francolin dans la *Métromanie*.

M<sup>me</sup> Élisabeth elle-même jouait *Nanine* avec ses amies (1).

Ce que les princes du sang faisaient, ce que le grand Roi avait autorisé par son exemple, Marie-Antoinette voulut le faire aussi. La guerre, à cette époque, retenait loin de Versailles tous les militaires; l'été rappelait un grand nombre de courtisans dans leurs châteaux (2); les amusements devenaient rares à la cour. La Reine songea à ce moyen nouveau pour rompre la monotonie d'une existence qui se traînait péniblement. Comme le duc d'Orléans, elle résolut d'avoir et elle eut son théâtre et sa troupe. Le théâtre, nous l'avons décrit plus haut; la troupe, c'étaient les familiers de la société Polignac: la favorite d'abord; sa fille la duchesse de Guiche; ses cousines, M<sup>mes</sup> de Chalons et de Polastron; sa belle-sœur, la comtesse Diane. M<sup>me</sup> Campan raconte qu'il fut convenu qu'à l'exception du comte d'Artois, aucun jeune homme ne serait admis dans la troupe (3). Si cette résolution fut prise, elle ne tint pas; car, dès le premier jour, nous trouvons parmi les acteurs le comte d'Adhémar, le comte Esterhazy, M. de Polignac (4), auxquels vinrent

(1) La marquise de Bombelles au marquis de Bombelles, 9 novembre 1778; Archives de Versailles, E. 430. — M<sup>me</sup> Elisabeth, toute jeune encore, avait figuré dans une petite pièce composée probablement à la demande de M<sup>me</sup> de Marsan pour l'amusement et l'instruction de M<sup>me</sup> Clotilde et intitulée : *la Reine des Vertus*. — Cette pièce manuscrite appartient aujourd'hui à un de nos amis, amateur distingué, M. Louis Jarry.

(2) Mercy à Marie-Thérèse, 16 août 1780, *Corresp.*, III, 456.

(3) *Mémoires de M<sup>me</sup> Campan*, chap. IX.

(4) Mercy à Marie-Thérèse, 16 août 1780, *Correspond.* III, 456.

se joindre presque aussitôt le comte de Vaudreuil, le duc de Guiche, le comte de Crussol, etc. L'ordonnateur pour tous les détails du spectacle fut le secrétaire des commandements de la Reine, M. Campan, au grand mécontentement du duc de Fronsac qui, voyant là une atteinte à ses prérogatives de premier gentilhomme de la Chambre, fit des représentations par écrit et ne s'attira que cette réponse sans réplique : « Vous ne pouvez être premier gentilhomme, quand nous sommes les acteurs ; je vous ai fait connaître mes volontés sur Trianon ; je n'y tiens point de cour, j'y vis en particulière et M. Campan sera toujours chargé des ordres relatifs aux fêtes intérieures que je veux y donner. » Le duc ne se tint pas pour battu et toutes les fois qu'il venait à la toilette de la Reine, il ne manquait pas de lancer quelque pointe contre son « collègue » Campan. La Reine haussait les épaules, et quand le duc était parti : « Il est affligeant, disait-elle, de trouver un si petit homme dans le fils du maréchal de Richelieu (1). »

Les professeurs furent Dazincourt, Caillot, acteur célèbre alors et depuis longtemps retiré du théâtre, et Michu, de la Comédie italienne (2) ; le premier pour la comédie, les deux autres pour l'opéra comique.

Quand l'auguste troupe se crut suffisamment exercée, elle fit ses débuts le 1<sup>er</sup> août 1780, et tout d'abord elle s'attaqua à deux des pièces les plus en renom de cette époque, où par conséquent la comparaison était le plus

(1) *Mémoires de M<sup>me</sup> Campan*, chap. LX.

(2) *Mémoires secrets*, 20 novembre 1780, XVI, 32.

dangereuse avec les acteurs de profession : *Le Roi et le fermier*, de Sedaine et Monsigny et *la Gageure imprévue* de Sedaine. « La Reine, dit Grimm, qui dans sa Correspondance, parle de cette première représentation, la Reine, à qui aucune grâce n'est étrangère et qui sait les adopter toutes, sans perdre jamais celle qui lui est propre, jouait dans la première pièce le rôle de Jenny et dans la seconde celui de la soubrette (1). » Il n'y eut d'autres spectateurs que le Roi, les princes et les princesses de la famille royale, sans aucune suite; dans le parterre, les gens de service en sous-ordre, comme femmes de chambre, valets de chambre et huis-siers qui se trouvaient à Trianon, en raison de leur service momentané (2), en tout une quarantaine de personnes. A travers les louanges un peu emphatiques de Grimm et malgré l'inexpérience des artistes, il est facile de voir que le succès de cette première soirée fut satisfaisant. Le Roi s'amusa beaucoup, les acteurs furent enchantés. Dix jours après, on recommença dans l'opéra-comique de Sedaine et Monsigny, *On ne s'avise jamais de tout* et la comédie de Barthe, *les Fausses infidélités*, puis le 6 septembre dans *l'Anglais à Bordeaux* et *le Sorcier*. Cette fois la Reine aurait voulu, pour autoriser plus encore des amusements dont elle était vivement éprise, que sa belle-sœur, *Madame*, se mêlât à la troupe. *Madame* ne demandait pas mieux, plus peut être par politique que par goût, mais *Monsieur* s'y opposa formellement. En revanche, le Roi ne dissimulait pas le

(1) *Correspondance littéraire de Grimm.*

(2) Mercy à Marie-Thérèse, 16 août 1780, *Corresp.* III, 456.

plaisir qu'il prenait à ces divertissements; il y prolongeait ses soirées, ne paraissait nullement pressé de se retirer à son heure ordinaire (1) assistait même aux répétitions, et quand la Reine exécutait des morceaux de son rôle, il donnait le signal des applaudissements (2). Le spectacle durait jusqu'à neuf heures et était suivi d'un souper restreint à la famille royale et aux acteurs et actrices. Au sortir de table, la cour se retirait et il n'y avait point de veillée (3).

Encouragé par cette approbation, on tenta une nouvelle épreuve le 19 septembre. Au dernier moment, la Reine avait voulu remettre la représentation à cause d'une indisposition de sa fille. Ce fut le Roi qui déclara que l'indisposition de la jeune princesse n'avait rien de grave et qu'il ne fallait rien changer aux amusements de la journée (4). Cette fois on avait choisi deux pièces qui avaient fait fureur à la Comédie italienne et à l'Opéra : *Rose et Colas*, de Sedaine et Monsigny et *le Devin du Village*, de Rousseau. Dans cette seconde pièce surtout, on ne s'exposait pas seulement à un rapprochement avec les premiers artistes de l'Opéra, on évoquait le souvenir dangereux de l'excellent troupe de M<sup>me</sup> de Pompadour. La comparaison toutefois ne semble pas avoir été trop défavorable. Le comte d'Adhémar provoquait bien quelques sourires ironiques avec sa voix chevrotante et ses cheveux blancs un peu déplacés dans le rôle

(1) Mercy à Marie-Thérèse, 16 aout 1780, *Corresp.* III, 456.

(2) Le même à la même, 16 septembre 1780, *Corresp.* III, 465.

(3) *Ibid.*

(4) Le même à la même, 14 octobre 1780, *Corresp.*, III, 478.

du berger Colin et la Reine avait le droit de dire qu'il était bien difficile que la malveillance pût trouver à reprendre dans le choix d'un pareil amoureux (1). Mais le comte de Vaudreuil, le meilleur acteur de société qu'il y eut à Paris, suivant Grimm, rendait bien le rôle du devin, et Mercy, qui, sur le désir formel de Marie-Antoinette, assistait à cette représentation dans une loge grillée et qui cependant blâmait au fond ce genre de divertissement, Mercy écrivait à Marie-Thérèse, alarmée comme lui de ce nouveau plaisir de sa fille :

« La Reine a une voix très-agréable et fort juste ; sa manière de jouer est noble et remplie de grâce. En total ce spectacle a été aussi bien rendu que peut l'être un spectacle de société. J'observai que le Roi s'en occupait avec une attention et un plaisir qui se manifestaient dans toute sa contenance ; pendant les entr'actes, il montait sur le théâtre et allait à la toilette de la Reine (2). »

Le public était moins facile que le Roi et plus exigeant que Mercy : blessé de n'être pas admis à ces représentations intimes, il les critiquait avec aigreur et la chronique, toujours mal disposée, s'emparait avidement de mille anecdotes suspectes, inventées par les mécontents. On racontait que le Roi, qui disait-on, n'assistait à ces spectacles que par complaisance, n'avait pas craint de siffler son auguste compagne (3). On prétendait que la

(1) *Mémoires de M<sup>me</sup> Campan*, chap. IX.

(2) Mercy à Marie-Thérèse, 14 octobre 1780, *Corresp.*, III, 478.

(3) *Mémoires secrets*, 20 septembre 1780.

Reine, ennuyée de n'avoir pas plus de spectateurs, avait fait entrer les gardes du corps et qu'à la fin de la soirée, s'avancant sur le devant de la scène, elle avait poussé l'oubli de sa dignité jusqu'à dire : « Messieurs, j'ai fait ce que j'ai pu pour vous amuser; j'aurais voulu mieux jouer pour vous donner plus de plaisir (1). » Ces anecdotes étaient fausses; les documents les plus sérieux permettent de l'affirmer aujourd'hui (2); elles n'en circulaient pas moins dans le public, d'autant plus acceptées qu'elles étaient plus méchantes et nuisant au crédit et à la considération de la souveraine.

Interrompus en 1781 par une indisposition de Marie-Antoinette ou peut-être par suite des observations de Mercy, les spectacles de Trianon furent repris en 1782 avec *le Sage étourdi*, de Boissy et *la Veillée villageoise*, de Piis et Barré, en 1783 avec *le Tonnelier*, d'Audinot et *les Sabots*, de Sedaine, puis avec *Isabelle et Gertrude*, de Favart et *les Deux Chasseurs et la Laitière* d'Anseume et Duni. La Reine s'occupait de tous les détails; elle surveillait les moindres apprêts et faisait elle-même repeindre les décors qui lui semblaient insuffisants ou

(1) *Mémoires secrets*, 5 octobre 1780, XVI, 16.

(2) Ces anecdotes, insérées dans Bachaumont, ne peuvent évidemment, par la date même qu'elles portent, s'appliquer qu'aux représentations des 1<sup>er</sup> et 19 septembre. Or, les rapports, si exacts, de Mercy, qui assistait lui-même au dernier de ces spectacles, et qui disait à Marie-Thérèse toute la vérité, n'en font aucune mention. Ils constatent, au contraire, l'empressement du Roi pour ce genre de divertissement et la fidélité de la Reine, à cette époque, à n'admettre que les princes et princesses de la famille royale.

passés. Elle était en un mot la directrice suprême de sa troupe et se montrait jalouse de son autorité. « Mon petit spectacle de Trianon, écrivait-elle, me paraît devoir être excepté des règles du service ordinaire (1). » Mais la rigueur salutaire des premières représentations s'était relâchée. L'assistance qui s'était d'abord strictement bornée à la famille royale, et dans le parterre à quelques femmes de service, s'était étendue peu à peu. La porte, qui en 1780, s'était fermée même devant la princesse de Lamballe (2) avait fini par s'ouvrir devant quelques dames de la cour, puis devant les officiers des gardes du corps et les écuyers du Roi et de ses frères. On avait commencé par quarante spectateurs, on finissait par deux cents.

Quelle était au fond la valeur artistique de cette troupe de Trianon ? Au milieu de tant d'appréciations contradictoires, les unes sévères par méchanceté, les autres peut-être laudatives par flatterie, il est difficile de porter un jugement. Il semble pourtant que celui de Mercy est le plus impartial : la troupe de Trianon ne valait ni plus ni moins que les troupes ordinaires d'amateurs. Le comte d'Artois déployait un talent assez agréable ; le comte de Vaudreuil se montrait bon acteur. Quant à la Reine, si un spectateur, au témoignage de Bachaumont — et l'anecdote nous paraît très-suspecte — disait d'elle que c'était royalement mal joué (3), le chevalier de Lille, fin

(1) *Catalogue d'autographes* du comte Georges Esterhazy.

(2) Mercy à Marie-Thérèse, 16 septembre 1780, *Corresp.* III, 465.

(3) *Mémoires secrets*, 3 novembre 1780, XVI, 48. — Comment

connaisseur, qui la voyait dans *la Veillée villageoise* ; écrivait qu'elle jouait à ravir son rôle de Babet (1). Il paraît certain toutefois que les augustes acteurs avaient plus de succès dans la comédie que dans l'opéra-comique et qu'ils ne se faisaient pas d'illusions sur leurs aptitudes lyriques.

Est-ce cette confiance dans leurs talents de comédiens qui les engagea à aborder en 1785 la célèbre comédie de Beaumarchais, *le Barbier de Séville*? *Le Barbier de Séville*, ce sera le dernier essai de la royale troupe ; c'est la clôture du théâtre de Trianon. Mais cette représentation qui fut une imprudence, elle appartient déjà aux jours sombres et nous n'en sommes qu'aux jours joyeux. Nous n'en parlerons donc que plus tard, et pour aujourd'hui nous nous contenterons d'écouter les grondements encore sourds de l'orage qui s'amoncelle dans le lointain.

Ces grondements, nous n'avons pas besoin de quitter Trianon pour les entendre. La malveillance publique, qui n'a cessé de poursuivre Marie-Antoinette depuis son entrée sur le sol de France, qui s'est acharnée après tous ses actes, après toutes ses paroles, s'est plus spécialement attaquée à Trianon, parce que, plus que tout le reste, Trianon c'était elle-même. On a affecté de voir dans les embellissements apportés par la Reine à sa ré-

accorder cette anecdote qui ne peut se rapporter qu'à la représentation du 19 septembre, avec l'opinion de Mercy qui y assistait et qui s'y connaissait en fait de théâtre ?

(1) *Tableaux de genre et d'histoire*, morceaux inédits recueillis par Barrière, p. 257.

sidence favorite une des causes, la cause principale même du déficit du trésor, et cette rumeur, née à Versailles dans un petit cercle de mécontents, propagée à Paris et dans la province, a prolongé ses échos jusque dans le réquisitoire de Fouquier-Tinville, jusque dans les questions de Dumas, qui, au tribunal révolutionnaire, a interrogé la Reine sur *les millions* engloutis à Trianon. Ces millions se réduisent à un ou un et demi au plus, répartis sur dix ou douze années, de 1775 à 1786. Il a été prouvé que la dépense moyenne, nécessitée par la création ou la conservation de tant de fantaisies charmantes n'a jamais dépassé par an cent mille livres (1). Le gros œuvre des bâtiments n'a pas atteint un total de cinq cent mille livres; la décoration ne peut être évaluée à plus de deux cent cinquante mille. Le compte du sculpteur Deschamps, par exemple, qui couvrit de ses délicates arabesques les murs et les frontons de ces ravissantes fabriques, ne s'est élevé du 6 octobre 1777 au 15 septembre 1786 qu'à 113,665 livres 12 sous et n'a été achevé de régler que le 31 août 1791. Mercy lui-même qui dans ses rapports à Marie-Thérèse se montrait alarmé de ce que pourrait coûter à la Reine son nouveau domaine, n'estime les frais du parc anglais qu'à cent cinquante mille livres (2). Une note de M. d'Angivilliers, conservée aux Archives, constate qu'en 1777 le devis total de l'établissement du jardin de Trianon,

(1) Voir sur toute cette question le livre si complet et si instructif de M. de Lescure : *Les palais de Trianon*, Paris, Plon, 1867.

(2) Mercy à Marie-Thérèse, 17 septembre, 1776, *Correspond.* II, 495.

« dont, dit-il, la Reine a le plus grand empressement de jouir » s'élève à 352,275 livres, 10 sous, 10 deniers (1). Si l'on veut entrer dans quelques détails, l'entretien de ces jardins féériques où les fleurs les plus rares croissaient à l'ombre des plus beaux arbres, cet entretien qui sous Louis XV dépassait trente mille livres, n'était en 1773 que de douze mille, en 1777 que de quinze mille. Le pavillon chinois et le jeu de bagues coûtaient cinq mille sept cent livres ; le rocher d'où sort la rivière, neuf mille. Qu'était-ce que cela à côté des dépenses folles des riches financiers du temps, de Boutin à Tivoli, ou de Laborde à Méréville ? Le théâtre même de la Reine, qui a excité tant de critiques et peut être avec raison, ce théâtre, avec sa troupe peu nombreuse, son orchestre restreint, sans chœurs, sans représentations suivies, qu'était-il à côté de celui des Petits-Cabinets monté avec le plus grand luxe et qui en six ans n'avait pas donné moins de soixante ouvrages, dont plusieurs avaient été joués jusqu'à cinq et six fois ?

Il faut bien avouer cependant que, si la méchanceté a singulièrement grossi les prétendues prodigalités de la Reine dans son gracieux domaine, Trianon ne fut pas pour elle sans inconvénients. Une grande princesse ne doit pas seulement éviter les réalités, il faut qu'elle se

(1) Archives nationales, 01, 267, p 211. — *Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France*, année 1876, p. 156. — Sous ce titre : *Jardin de Trianon*, M. d'Angivilliers comprend non-seulement le parc proprement dit, mais les nombreuses fabriques qui s'élèvent dans le parc, c'est-à-dire, à cette époque, au moins le pavillon chinois, le belvédère, le théâtre, etc.

garde même des apparences. Les amis les plus dévoués de Marie-Antoinette regrettaient et elle regretta elle-même plus tard (1) ce goût ardent pour le théâtre qui entraînait la jeune et impétueuse souveraine à fréquenter des comédiens, à recevoir leurs conseils, à jouer leurs rôles. Il leur semblait peu compatible avec la majesté du trône de voir une reine se travestir en soubrette. Dans le public c'était pis encore. Le peuple qui pardonne facilement les dépenses, même folles, dont il jouit, est toujours disposé à exagérer celles dont il ne jouit pas. Exclu des fêtes de Trianon, il y voyait des prodigalités ruineuses et comme une insulte à la misère publique. De là ces légendes malveillantes qui incriminaient tous les actes de Marie-Antoinette, ses promenades, ses paroles, ses inclinations, ses affections, qui lui imputaient des torts, des légèretés, des ridicules imaginaires et qui, hélas ! trouvaient si facilement accueil dans les esprits prévenus. On brûlait quelques paquets de branches sèches pour illuminer le parc lors du voyage de Joseph II ; aussitôt l'opinion s'élevait contre ces excès inouïs et les quinze cents fagots se transformaient, dans l'imagination populaire, en une forêt tout entière (2).

La cour n'était pas moins en rumeur. Ceux qui n'étaient point admis à Trianon étaient jaloux de ceux qui y étaient admis. La faveur exclusive, manifestée à quelques personnes, froissait celles qui n'y avaient point part. Les dames du palais dont le service se réduisait à ne

(1) *Mémoires de M<sup>me</sup> Campan.*

(2) *Ibid.*

plus paraître que le dimanche et les jours de fête à la toilette de la Reine et aux offices d'église, se répandaient en propos non-seulement contre les privilégiées qui avaient les entrées de Trianon, mais encore contre la princesse qui répartissait si inégalement ses grâces (1). C'est la triste destinée des souverains de ne pouvoir jamais disposer de leur cœur; ils ne s'appartiennent pas; ils appartiennent à la politique et la politique a des rigueurs qui ne s'accommodent pas des préférences de l'amitié. Une grande cour doit être accessible à beaucoup de monde; sans cela les haines et la jalousie exaltent toutes les têtes et font naître les plaintes, le dégoût et une sorte d'aliénation, comme disait Mercy (2). On n'allait pas à Trianon; mais on n'allait plus à Versailles. Les personnes présentées qui ne pouvaient plus voir les princes que quelques instants le dimanche, se fatiguèrent d'une inutile corvée dont on ne semblait pas leur savoir gré. Elles jugèrent que c'était une duperie de venir de si loin pour n'être pas mieux accueillies et s'en dispensèrent tout à fait ou ne vinrent que rarement. La cour ne se tint plus; le palais devint désert. Versailles, ce théâtre de la magnificence de Louis XIV, où l'on accourait avec tant d'empressement de toute l'Europe pour prendre des leçons de politesse et de bon goût, n'était plus, dit un contemporain, qu'une petite ville de province où l'on n'allait qu'avec répugnance et

(1) Mercy à Marie-Thérèse, 16 septembre 1780, *Correspond.* III, 465.

(2) Le même à la même, 14 novembre 1780, *Correspond.* III, 479.

d'où l'on s'enfuyait au plus vite (1). L'ambition et la cupidité n'étaient pas moins actives, mais on cherchait à se faire des protecteurs parmi les personnages en crédit et les grâces s'obtenaient de seconde main (2). Ainsi l'autorité s'affaiblissait, en même temps que la désaffection commençait et que se perdait le respect. Quand le Roi, cédant à son amour de la simplicité et de la solitude, s'accommodait des amusements de Trianon et de cette forme de société trop restreinte pour une nation vive, empressée, amoureuse de l'éclat comme la nation française (3) il ne voyait pas qu'en affectant ces goûts et cette existence d'homme privé, il faisait dire à son peuple, habitué à l'étiquette fastueuse et aux majestueuses traditions non-seulement de Louis XIV mais même de Louis XV, que leur successeur n'avait ni les goûts ni les vertus d'un monarque. Quand la Reine, « qui semblait destinée par la nature à tenir la première cour du monde (4), » quand la Reine, encouragée par son mari et suivant le penchant de son cœur plutôt que les qualités de son esprit, se dérobaux devoirs et aux ennuis de la représentation pour ouvrir son âme à M<sup>me</sup> de Polignac et s'enfermer avec elle à Trianon, les courtisans, envieux d'un crédit qui leur paraissait exclusif, épiaient avec un soin jaloux les moindres grâces accor-

(1) Le duc de Lévis, *Souvenirs et Portraits*, Paris, Beaupré, 1815, page 139.

(2) *Ibid.*

(3) Mercy à Marie-Thérèse, 16 septembre 1780, *Correspond.* III. 466.

(4) *Souvenirs et Portraits*, du duc de Lévis, p. 140.

dées à la favorite, attribuaient à son influence les démarches de la Reine, et à l'influence de la Reine les résolutions du Roi ou des ministres et, rendant ainsi Marie-Antoinette responsable de l'élévation des uns, des déconvenues des autres, du déficit du trésor, de l'accroissements des impôts, accumulaient sur sa tête des tempêtes d'impopularité et des orages de colère, dont les premiers éclairs inquiétaient Mercy, arrachaient à Marie-Thérèse des larmes sur son lit de mort et attiraient à la jeune et imprudente souveraine les remontrances sévères et parfois même brutales de son frère Joseph II.

